

Luciano Regolo

Natuzza Evolo

Le miracle d'une vie

Traduit de l'italien
par Marie-Albane Lenarduzzi



Editions du Parvis
1648 Hauteville / Suisse

Introduction

Natuzza, sainte tout de suite!

Je me souviens encore très bien de cette exclamation de la foule durant ses funérailles à Paravati le 3 novembre 2009.

Des milliers de gens avaient attendu sous une pluie battante durant des heures interminables, pour saluer une dernière fois une femme, une femme pauvre mais si riche d'amour pour tous, et que tout le monde – vraiment tout le monde – avait appris à appeler maman. Maman Natuzza. Une mère de famille, une grand-mère patiente, qui avait entièrement fait don de son âme à Dieu et qui s'était consacrée à tout le monde.

Je ne parle pas d'une religieuse, ni d'une moniale qui a vécu dans un couvent ou un monastère. Natuzza Evolo est une femme du peuple qui a toujours vécu sur sa terre de Calabre, menant une vie ordinaire comme toutes les femmes qui s'occupent quotidiennement de leur famille, mais elle était sujette à des phénomènes mystiques si élevés spirituellement qu'il est difficile de pouvoir en raconter toutes les facettes. Parce que les mots ne peuvent rendre que partiellement l'idée de sa souffrance par amour, par amour du Christ. D'ailleurs, elle m'a dit plus d'une fois en toute simplicité: «Jésus m'a demandé de partager sa souffrance, je l'ai acceptée et il m'a pris au sérieux.» En parlant ainsi elle n'avait pas l'air d'une grande sainte qui cherchait à étonner parce qu'elle avait reçu de grands privilèges, elle ne

cherchait pas à paraître sainte à tout prix. Elle était humble et consciente d'être tellement endolorie par la souffrance qu'elle acceptait par amour, qu'elle donnait l'impression de demander qu'on l'aide à rester fidèle à ce pacte si difficile à tenir.

Natuzza a vécu, comme simple paysanne, une vocation de mystique qui la rapproche de figures extraordinaires de notre temps et tout cela sans bruit et sans prétention. Elle était docile et s'abandonnait dans les bras du Christ. Jeune dans son cœur jusqu'à sa mort, elle voulait transmettre à tous un seul désir, une seule passion: le salut des âmes.

Cette biographie parcourt les étapes de son existence en reprenant avec sérieux les témoignages et les faits advenus sur son chemin de sainteté extraordinaire dans l'ordinaire de la vie quotidienne. Certes trop peu de temps s'est passé depuis sa mort pour pouvoir cibler au mieux tous les phénomènes mystiques qui se rapportent à sa personne. Il y aura d'autres études et j'espère qu'elles contribueront un jour à mettre encore plus en lumière la richesse de sa personnalité mystique. Cependant déjà dans les pages qui suivent, le lecteur pourra avoir un portrait sobre mais détaillé de maman Natuzza et saisir le message humain et spirituel qu'elle nous a laissé par sa vie et sa mort.

Nous avons retrouvé de nombreux documents inédits, et entendu des dizaines de témoignages qui, avec application et rigueur, ont été comparés avec des publications médicales et scientifiques pour avoir une clé de compréhension des phénomènes mystiques qu'elle a vécus durant presque quatre-vingts ans, depuis sa première communion et aussi comme mère et épouse; et nous avons également abordé d'autres aspects d'elle moins connus.

Ceux qui ont eu la chance de la rencontrer se souviennent que, grâce à elle, ils ont retrouvé la foi, la paix du cœur, l'espérance et même s'ils regrettent de ne plus pouvoir l'écouter, ils ont cette immense gratitude pour les nombreux bénéfices spirituels qu'ils ont reçus d'elle.

Penser à Natuzza comme à une femme qui n'a pas eu l'expérience de «l'obscurité» dans la foi c'est s'arrêter aux apparences et ne pas avoir perçu, dans sa totalité, le mystère qui l'entourait. Natuzza Evolo – je peux l'attester parce que je suis un témoin direct – a connu comme les autres mystiques la nuit de la solitude et du silence que Dieu réserve à ses amis les plus chers. Je pourrais à cet égard faire référence aux confidences qu'elle me faisait et parler de ses expériences. Cependant mon témoignage serait incomplet si je n'ajoutais pas que durant ces heures de très grande solitude, dans l'aridité du désert spirituel, Natuzza a de nouveau dit «oui» au Christ avec une générosité que seule la prière intense et continue du cœur a alimenté et protégé.

Et je pourrais ajouter tellement de réflexions et de souvenirs qui se sont imprimés à jamais dans ma mémoire.

Aujourd'hui témoigner est pour moi un devoir de reconnaissance envers cette femme qui m'a parlé comme une mère et qui m'a fait l'honneur, tous les 23 août des dernières années de sa vie, de m'inviter à célébrer la sainte Messe, à l'occasion de son anniversaire. Je ressens le devoir filial de dire merci à maman Natuzza parce que, à un moment difficile de ma vie de prêtre, avec la force des gens simples, elle m'a ouvert les yeux sur un aspect fondamental de ma mission et m'a aidé à ne pas faire de compromis, mais au contraire à chercher toujours, sans me lasser, la réalisation du projet divin qui concerne mon ministère dont elle semblait voir, avec une lucidité prophétique, même les détails apparemment les moins significatifs.

Ecrire ces quelques lignes comme introduction à sa première vraie biographie, qui voit le jour quelques mois après son décès, est pour moi un devoir de gratitude et un geste d'amour filial. C'est aussi un besoin de reconnaissance envers Luciano Regolo qui, avec passion et compétence, a voulu offrir à beaucoup de lecteurs une synthèse de la vie et de l'œuvre humaine et spirituelle de Natuzza. Jésus dit dans l'Évangile que lorsque nous avons entendu de saints propos dans la discrétion nous devons les crier

sur les toits. Ces pages sont de plus un remerciement à maman Natuzza au nom de tous ceux qui l'ont connue et aimée.

Se souvenir de maman Natuzza c'est chanter la beauté de son témoignage évangélique et la multiplicité de ses bonnes œuvres dont la fondation et les projets qu'elle aurait voulu voir se réaliser et que maintenant du ciel elle ne manque pas d'encourager.

Je pense que l'admiration et les souvenirs mêlés d'émotions et de regrets ne suffisent pas.

Il faut plutôt mettre en pratique l'enseignement spirituel qu'elle nous a transmis, c'est-à-dire la fidélité au Christ et à son Evangile, l'amour pour Dieu au-dessus de tout; une existence chrétienne qui ne craint pas la souffrance parce qu'elle est fondée sur une confiance totale en Celui qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous sur la Croix.

Et le jour de ses obsèques, alors que des hommes portaient sur leurs épaules son cercueil vers sa dernière demeure où elle repose dans l'attente de la Résurrection, le cri de l'apôtre Paul, à la fin du chapitre VIII de la lettre aux Romains, a surgi spontanément de mon cœur:

«Qui nous séparera de l'amour du Christ? Peut-être les tribulations, l'angoisse, la nudité, le danger, l'épée? Comme il est écrit: à cause de toi nous sommes mis à mort tous les jours, nous sommes considérés comme des brebis pour l'abattoir. Mais malgré cela nous sommes vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. Et je suis persuadé que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les princes, ni maintenant, ni à l'avenir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est en Christ Jésus, notre Seigneur.» (Rm 8,35-39)

C'est vrai, personne, pas même la mort, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu. Merci, maman Natuzza, parce que par ta vie tu nous a enseigné cela, tu as souffert en silence en aimant tout le monde dans la vérité.

*Giovanni D'Ercole,
évêque titulaire de Dusa, auxiliaire de l'Archidiocèse de L'Aquila*

«Même si je parlais toutes les langues des hommes et des anges, et que je n'avais pas l'amour, je serais comme un bronze qui résonne ou une cymbale qui tinte. Si j'avais le don de prophétie et que je connaissais tous les mystères et toutes les sciences, et si j'avais la plénitude de la foi à en transporter les montagnes; si je n'avais pas l'amour, je ne serais rien. Et même si je distribuais tout ce que je possède et si je donnais mon corps pour qu'il soit brûlé; si je n'avais pas l'amour, cela ne servirait à rien. L'amour est patient, l'amour est bienveillant, l'amour n'envie pas, il ne se vante pas, il ne se gonfle pas, il ne manque pas de respect, il ne cherche pas son intérêt, il ne se réjouit pas des injustices, il ne tient pas compte du mal qu'il reçoit, mais il se complaît dans la vérité. Il couvre tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout. L'amour ne finira jamais.» (1 Co 13,1-8)

Chapitre 1

Jésus et Marie, des amis d'enfance

Tout de suite, aux premiers instants de sa vie, on eut l'impression que cette enfant venue au monde le 23 août 1924, par un après-midi torride, aurait un avenir insolite. C'est sous les yeux bouleversés de la sage-femme «Mamma», comme on l'appelait dans le village, et de sa tante Caterina Valente qui assista à l'accouchement, que la petite fille sortit du ventre maternel, avec ses petits bras croisés sur la poitrine et étrangement silencieuse, comme si elle était absorbée dans ses pensées. Caterina, comme elle le racontera bien des années plus tard à ses arrière-petits-enfants, dès que sa sœur, Filomena Maria Angela, s'était remise lui dit avec insistance: «Nous devons la faire baptiser tout de suite car cette petite appartient au Seigneur, elle va bientôt mourir, voilà pourquoi elle est née dans cette position.» C'est ainsi que la petite fille, avec la pleine approbation de ses grands-parents maternels, Antonio Valente et Giuseppina Rettura, fut baptisée dès le lendemain, dans l'église Santa Maria degli Angeli, dans la paroisse de Paravati. L'intuition de Caterina se révélera exacte seulement partiellement car, si Fortunata Evolo, appelée Natuzza, appartiendra à Dieu, et que Dieu sera sa boussole durant toute

sa vie, toutefois celle-ci allait être longue et d'une extraordinaire intensité, car suspendue entre ciel et terre, entre le monde tangible et celui éthéré, c'est-à-dire celui des âmes.

Dans sa famille, la joie de sa naissance est mesurée, car voilée par les difficultés où se débat la jeune mère. Filomena Maria Angela, qui vient à peine d'avoir 19 ans, n'a plus de nouvelles de son mari, Fortunato Evolo, depuis un certain temps. Il est parti en Argentine en quête d'un travail et d'un avenir meilleur et il a promis de revenir très vite et, si tout se passe bien, elle le rejoindra avec l'enfant qu'elle attend. Mais après le départ du bateau de Reggio de Calabre, Maria Angela n'entend plus parler de lui et elle ne reçoit ni lettre, ni télégramme, que le curé de Paravati aurait pu lui lire, parce qu'elle est analphabète. Elle ne reçoit rien, pas même un petit cadeau, ou une pensée pour cette enfant qu'il avait pourtant fortement désirée, et que maintenant il semble avoir complètement oubliée.

Maria Angela, comme beaucoup de jeunes filles de son âge, avait mis tous ses espoirs et ses rêves dans ce mariage. Elle pensait qu'une nouvelle vie allait commencer pour elle, où elle se sacrifierait peut-être moins, en allant en Amérique, cette terre dont elle avait continuellement entendu parler par son mari comme un pays magique qui offre le bien-être et la richesse à ceux qui s'y aventurent. Mais au contraire, elle se retrouve toute seule avec une petite fille à élever et qu'il faut nourrir, dans le petit village les gens commencent à la regarder avec suspicion.

Le cœur de Maria Angela est lourd; elle est triste et elle a peur, et aux premiers signes de l'accouchement, elle se réfugie dans sa famille, dans une petite maison à deux étages, aux murs blanchis à la chaux, dans la rue Umberto I^{er}, dans le centre de Paravati, où elle donne naissance à Natuzza.

Paravati avait été choisi, par un dessein impénétrable, comme scène de l'incroyable histoire humaine de Natuzza Evolo. C'est le hameau le plus peuplé de Mileto, l'ancienne capitale normande, qui dans les années vingt est principalement agricole, et s'étend

sur les collines entre les dernières pentes du Poro et la vallée du Mesima qui s'ouvre sur le panorama du Gioia Tauro et sur le détroit de Messine, lorsque le ciel est bien dégagé. Tout autour, il y a la campagne où s'étendent les oliveraies et où règnent de fortes traditions. Dans cette enceinte symbolique toute une société vit dans une sorte d'autarcie. La crise de l'agriculture dans le Sud se fait sentir durant l'ère giolittienne¹. Le travail de la terre ne suffit plus, et toujours plus de villageois émigrent en Amérique du Sud ou en Libye. Ils y rêvent une Italie nouvelle et prospère.

Maria Angela, d'un caractère volontaire et tenace, peut-être pour défier le sort, ne renonce pas à son indépendance. Peu après la naissance de sa fille, elle retourne vivre dans la pauvre maison louée avec son mari après leurs noces, et qui se trouve tout près de ses parents. Elle est déterminée à l'attendre là et ne veut pas se rendre à l'éventualité d'un non-retour.

Les jours et les mois passent, Natuzza devient une petite fille joufflue, aux grands yeux vifs et noirs. Elle grandit à vue d'œil, mais Fortunato ne revient pas. Son absence et ses silences engendrent rapidement des bavardages et des calomnies. «Si son mari reste à l'étranger – murmure-t-on – c'est parce que sa femme n'était pas bonne.» C'est ainsi que Filomena Maria passe du statut de victime à celui de coupable. Si elle a été abandonnée, c'est de sa faute car cela doit venir de sa conduite.

La jeune femme, qui a un caractère fier, lutte de toutes ses forces, même contre les injustices. Elle n'évite même pas les travaux les plus humbles; pour elle, il suffit de s'en tirer pour élever sa fille, pour qui elle voudrait une vie différente de la sienne. Mais une jeune femme seule, dans un petit village rural, est la proie des hommes, et deux années après la naissance de Natuzza, Maria Angela, qui ne s'est pas remariée, a un deuxième enfant,

1. Période de l'histoire de l'Italie qui s'étend de 1901 à 1914, une quinzaine d'années qui prirent le nom des gouvernements successifs de Giovanni Giolitti caractérisant la vie politique italienne jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale.

Domenico. Puis il en arrive quatre autres peu après: Antonio, Francesco, Vincenzo et Pasquale. Maria Angela les déclare tous à l'anagraphie au nom de famille Evolo, bien que Fortunato n'ait jamais revu sa femme depuis le jour de son départ. On ne sait rien des pères naturels, et ils sont donc enregistrés selon le principe de la paternité présumée au sein du mariage. Cela ne suffit pas à faire taire les mauvaises langues. Au contraire les bavardages s'amplifient, deviennent de plus en plus venimeux et prennent pour cible Maria Angela, mais aussi ses enfants, spécialement ceux venus après Natuzza et, dans le village, on les surnomme les «bâtards».

A Paravati les villageois ne parlent pas de «scandale», mais leur silence démontre avec cruauté qu'ils n'acceptent pas cette situation.

Qu'est-il advenu de Fortunato et pourquoi n'est-il pas revenu? Le temps n'a pas donné de réponse claire et univoque à ces questions. On a fait seulement des hypothèses dont la plus vraisemblable est qu'en Argentine, il a rencontré un nouvel amour. Ce qui est certain, c'est qu'il s'est remarié avec une femme sud-américaine d'origine italienne qui s'appelait Maria, sans que son premier mariage en Italie ait pris fin juridiquement. C'est seulement un certain temps après son départ qu'il commença à écrire à ses sœurs en leur demandant aussi des nouvelles de sa fille, qu'il ne cherchera cependant jamais à contacter directement. Le vide laissé par son père et les lourdes conséquences qui en ont découlé, en termes d'amertume et de préjugés vis-à-vis de sa mère, ont certainement laissé des marques profondes dans la personnalité de la petite Natuzza. Elle a été privée du souvenir, même vague, de son père, de ses caresses ou d'un baiser. Le modèle destiné à transmettre la sécurité lui a complètement manqué et c'est ce qui fut, indirectement, à l'origine de ses peurs et de son anxiété permanentes.

Malgré tout cela Natuzza ne nourrissait pas de rancœur et elle montra dès son plus jeune âge un grand élan d'amour, non seulement envers ses petits frères mais aussi envers tous ses amis. Elle

a nourri, envers ce papa qui n'était pas présent, plus d'affection et de curiosité que de haine. Et plus de soixante-dix ans après, la mystique confiera à son père spirituel, le Père Michele Cordiano, qu'elle était allée en Argentine lorsqu'elle était adulte «guidée par son ange gardien», en bilocation – ou en voyage astral –, alors qu'elle se trouvait comme tous les jours à Paravati, et qu'elle avait vu son père qu'elle n'avait jamais rencontré. Elle avait dialogué avec son entité et, peu après sa mort, il lui était apparu et il lui avait demandé pardon de s'être éloigné et d'avoir douté de ses étranges facultés dont lui avaient parlé ses sœurs.

Natuzza, qui avait été éduquée depuis sa plus tendre enfance beaucoup plus par les circonstances de la vie que par sa mère, avait de forts sentiments, et même un instinct protecteur héroïque, pour ses petits frères, dont elle réussit à s'occuper pendant les absences de sa maman.

Souvent il n'y avait rien à manger chez eux, même pas un petit morceau de pain. Et comme elle le racontera plus tard à Don Cordiano et à Don Pasquale Barone – le prêtre de Paravati qui l'a suivie de près depuis 1980 et est ensuite devenu le président de la fondation «Cœur Immaculé de Marie, Refuge des Ames» et qui aujourd'hui en poursuit et en assure l'apostolat –, elle allait, à seulement 5 ou 6 ans, se mettre devant le four du boulanger en attendant que celui-ci, pris de pitié, lui donne une miche de pain qu'il n'avait pas vendue. La petite fille non seulement supportait la longue attente et, souvent, la froide indifférence et l'agacement qu'il manifestait dès qu'elle s'approchait du four, mais aussi les paroles dures à l'encontre de ses frères, car dès qu'elle avait obtenu ce qu'elle voulait, elle s'entendait dire: «Surtout mange-le tout entier et ne le donne pas à ces bâtards!»

Alors Natuzza gardait le silence et s'asseyait sur le trottoir, et toute recroquevillée, elle faisait semblant de grignoter la miche de pain. En réalité elle en faisait des petits morceaux qu'elle laissait tomber dans sa robe, relevée à hauteur de poitrine, de telle sorte qu'une fois rentrée chez elle, elle pouvait distribuer ce

qu'elle avait reçu. D'autres fois pour être plus rapide, elle pliait sa jupe pour en faire un sac, et elle y laissait tomber à la dérobée le pain entier et s'enfuyait en courant. Voilà ce qu'a été l'école de vie de Natuzza Evolo. Elle n'a jamais été inscrite à l'école, parce qu'il était impensable pour sa famille de lui procurer une instruction. Mais, tout en grandissant, elle créait des liens d'amitié avec ses camarades de Paravati, et elle démontrait un altruisme inhabituel même envers eux. Et voilà ce qu'elle confiera elle-même à Don Cordiano:

«Même si je souffrais, mon âme était heureuse. J'étais petite, je n'avais même pas dix ans, et lorsqu'un enfant se faisait mal au pied, car nous n'avions alors même pas de chaussures, moi je prenais de la camomille, je la faisais bouillir dans une vieille chocolatière, et je prenais une vieille casserole en terre cuite, de celles très anciennes de Monsoreto, et je versais ma camomille là-dedans. Puis je prenais un petit bout de chiffon avec lequel je nettoyait les pieds de tous les enfants de mon quartier. Dès que je les avais nettoyés, ils disaient: "Je n'ai plus mal aux pieds, tu sais." Et chacun leur tour ils répondaient: "c'est ma sœur, c'est maman, c'est ma tante". Alors on les amenait chez moi. L'un deux m'avait dit: "Roberto a un pied malade comme le mien, tu lui fais?" Et moi je répondais: "oui, tout de suite." J'étais toute petite et je faisais cela. Qui me poussait à le faire? C'était une âme du ciel car moi toute seule je ne connaissais rien de ces choses.»

La petite fille, qui s'occupait des travaux domestiques et prenait soin de ses frères, était infatigable. Pendant son temps libre, elle renonçait à ses jeux à l'extérieur avec ses camarades, pour aller à la campagne cueillir coucous, sureau, et autres herbes curatives qu'elle suspendait à une petite ficelle chez elle, à côté de la porte d'entrée pour qu'elles sèchent, afin de les avoir à portée de main pour ses «interventions rapides». Les enfants n'étaient pas les seuls à venir voir Natuzza, parfois des adultes venaient spécialement pour des conjonctivites ou pour d'autres problèmes oculaires. Et, quand elle ne pouvait pas faire bouillir les herbes pour une décoction, car il

n'y avait pas toujours du bois pour allumer le feu, elle les humectait avec un peu d'eau de la fontaine et les utilisait pour laver les yeux de ses «patients». Durant la même période, elle avait appris à faire de l'huile d'amande avec un pilon. C'est un excellent remède contre les rougeurs, les crevasses des peaux délicates et pour protéger la peau des enfants. Elle utilisera aussi cette huile bien plus tard pour ses propres enfants.

La fatigue et les préoccupations qu'elle avait dans son milieu familial, n'abattaient pas Natuzza mais, au contraire, semblaient multiplier son énergie et son ouverture aux autres. Ce fut aussi durant cette période, alors qu'elle avait 6 ou 7 ans, qu'elle commença à avoir une série de visions et d'autres phénomènes inexplicables comme les premiers contacts avec une réalité surnaturelle qui allaient envahir toute son existence. Généralement, les quelques biographies sur cette mystique donnent des dates plus tardives, mais elle-même a expliqué à son directeur spirituel ne pas en avoir parlé autour d'elle, un peu par pudeur instinctive, un peu en suivant les conseils que lui avait donnés le chanoine Clemente Silipo, curé de Paravati quand elle avait eu le courage de se confier à lui et de lui demander si tout le monde voyait ce qu'elle voyait. Le prêtre avec une affection toute paternelle, lui avait conseillé de garder pour elle toutes ces choses, comme un don précieux, dont tout le monde ne pouvait pas bénéficier et que tout le monde ne pouvait pas comprendre.

Qu'est-ce que voyait et entendait Natuzza, lorsqu'elle était petite? Les premières apparitions sacrées se présentèrent à elle de façon et dans des circonstances telles qu'elle doutait de la nature de ces entités. La mystique expliquera bien des années plus tard, soit à ses enfants soit au Père Cordiano, comment lui apparut la première fois la Sainte Vierge, alors qu'elle n'avait environ que cinq ans, et qu'elle n'avait pas compris qu'il s'agissait d'elle: «Je ne savais même pas qui était la Sainte Vierge. Puis j'ai commencé à la voir souvent à partir de 8 ans. C'était une belle demoiselle, une belle jeune fille.»

Informations utiles

Fondazione Cuore Immacolato di Maria Rifugio delle Anime
Via Umberto I, 153
89852 Paravati (VV), Italie
Tél. 0039 0963 336478
Fax 0039 0963 337081
www.fondazioneinatuzza.org

E-mail (pour les informations générales):

info@fondazioneinatuzza.org

E-mail (pour les infos sur les cénacles de prières):

ufficiocomunicazioni@fondazioneinatuzza.org

Vous pouvez aider la Fondation par vos dons:

- *pour la construction de l'église et des cénacles de prières:*

Banca Prossima

IBAN: IT56 I033 5901 6001 0000 0100 226

BIC: BCITITMX

- *pour soutenir les œuvres d'aide sociale et la revue:*

BancoPosta

IBAN: IT77 V076 0104 4000 0101 1247 499

BIC/SWIFT: BPPIITRRXXX

Banca di Credito Cooperativo di San Calogero (VV)

IBAN: IT31 P088 8742 7100 0000 0088 155

Table des matières

Introduction	5
Jésus et Marie, des amis d'enfance.....	13
La petite domestique extraordinaire.....	31
Le Père Gemelli, l'évêque Albera et la prophétie de mort qui ne se réalisera pas	47
De l'hôpital psychiatrique au mariage.....	65
Les voix d'un autre monde	81
Une période pleine de désordres	97
Une maman entre le ciel et la terre.....	127
Rencontre avec Padre Pio	163
Les stigmates, les hémographies et les autres mystères d'amour.....	185
Les messages du paradis et les visites en esprit.....	207
Laissez les jeunes venir à moi.....	233
La septième fille.....	257
Les guérisons du corps et de l'âme.....	275
La fête pour les 50 ans de Pasquale.....	297
Chez Jean Paul II avec les cénacles.....	319

Un testament de joie dans la souffrance	335
Ses filles spirituelles racontent	351
Un rêve dicté par la Sainte Vierge	377
Rencontres particulières	395
L'adieu, un jour de fête	415
Postface	443
Bibliographie.....	449
Informations utiles.....	453